

Séminaire du Cila – Le 21 Janvier 2014

Meurtres et identification sexuelle

Cependant, comme S. Freud (1930) le reconnaîtra, la pulsion violente et destructrice est la plus difficile à dompter pour que se maintienne la symbolique oedipienne constitutive de la société des frères. J.-L. Donnet (1995, p. 69) le souligne de la sorte : « ...la limitation de l'agressivité est le plus dur sacrifice », sans doute parce que cette pulsion est moins déplaçable, transformable, sublimable que la pulsion sexuelle, plus constante et plus aisément activable dans « sa vocation monotone ».

L'adolescent, un historien de sa famille

Jean, seize ans, se plaint de « visions meurtrières » dont il craint la réalisation ; en préparant à manger au chat, qu'il affectionne, il a imaginé lui planter un couteau dans l'œil. Il raconte cette scène à ses parents, divorcés depuis sept ans, qui se mettent d'accord pour consulter. Les parents habitent l'un près de l'autre, Jean faisant l'aller et retour entre les deux appartements, même s'il est davantage installé chez son père ; « Je ne peux pas le critiquer, ce serait comme un croyant qui attaquerait son idole », commente-t-il.

Lors des premières séances, Jean évoque sa crainte d'actes meurtriers qui l'a envahie récemment, au point de rompre avec sa petite amie pour la protéger. Il me précise cependant que ses « visions » peuvent s'imposer à lui en croisant n'importe qui dans la rue. Deux associations essentielles interviennent dans ces séances : il règne entre son père et son grand-père paternel une agressivité de longue date ; et il a ce genre de fantasmes meurtriers depuis son enfance, mais enfant, il les transformait dans des jeux : il se déguisait et menait des enquêtes imaginaires pour découvrir qui était l'assassin.

Aujourd'hui, il se sent dans la peau de l'assassin.

Meurtre dans l'histoire de l'humanité

S. Freud a sans doute résisté à une lecture interprétative « primaire » de la horde. Après lui, on a peu insisté sur le fait que le drame se joue au moment de la puberté des fils. Or, c'est à partir de ce qui se noue entre les fils pubères et le père que Freud élabore des analogies avec la névrose (obsessionnelle) de l'adulte ou les conflits oedipiens de l'enfant. La théorie de la horde primitive passe par la dramatisation d'enjeux de mort entre père et fils au moment où

ces derniers deviennent adolescents. On peut en déduire que sans le préciser, S. Freud fait de l'adolescent sauvage une figure mythique de l'originaire du lien père-fils.

A partir de cette proposition, on comprend pourquoi, aujourd'hui encore, l'adulte supporte mal la sauvagerie adolescente ; celle-ci renvoie en miroir le caractère indomptable de l'inconscient, et une figure primaire refoulée : « Nous descendons d'une longue série de générations de meurtriers qui avaient dans le sang le désir de tuer comme peut-être nous-même encore » (Freud, 1915 b, p. 30). L'adolescence constitue bien un point de vue sur l'originaire et ses enjeux notamment meurtriers dans les relations d'objet.

Comme l'indique le destin des frères de la horde, l'adolescence convoque la reprise des relations précoces au cœur desquelles le fantasme meurtrier occupe une place centrale ; ce fantasme est biface car il existe aussi en tant que dénégation, par le masque de la paranoïa, du désir sensuel entre père et fils. Cependant, le fantasme originaire n'apparaît que lorsque l'acte est venu le révéler. On peut par conséquent comprendre ces mythes selon une double valence : ils constituent un révélateur des enjeux infantiles encryptés en chaque adolescent ; ils représentent également les enjeux propres au processus d'adolescence. Après l'acte, ce n'est plus le père réel qui préoccupe les fils, mais l'intériorisation de son image. Autrement dit, l'acte transgressif à valence symbolique meurtrière constitue une expérience de passage symboligène pour les fils adolescents.

En ce sens, l'abandon est une figure infanticide (Houssier, 17). Avant d'être tué, le père rejette ses fils aînés en les excluant de la horde, en les bannissant. Cet abandon passe par le retrait de la protection du père, une forme de désaffiliation par désidentification. Cliniquement, le père qui abandonne son fils est celui qui, par exemple, ne se reconnaît plus en lui, lui retirant tout étayage narcissique. Le conflit identificatoire de l'adolescent s'en trouve renforcé et les désirs parricides exacerbés. Si la névrotisation des conflits adolescents peut advenir, c'est aussi par le refoulement progressif de l'Œdipe pubertaire, battu en brèche par le maintien de ce complexe nucléaire de l'adolescence à ciel ouvert.

Il est question de passer de l'acte à la représentation d'action, à savoir le fantasme. Cette proposition s'articule avec l'enjeu central qui traverse le récit de la horde : passer de l'image du père primitif au père oedipien, ouvrant sur la névrotisation du processus d'adolescence à partir de l'élaboration des désirs parricides.

Pour problématiser l'articulation entre mythe et résonances théorico-cliniques, soulignons plusieurs points émergents :

a) La reprise de l'acte par les fils adolescents de la horde, ainsi que les raisons qui fondent le meurtre constituent un mouvement d'appel à l'objet (le père) ; l'acte est le moyen de représenter cette aspiration à re-trouver l'objet paternel.

b) En appelant la figure du père à faire retour, le père est identifié à part entière, c'est-à-dire sorti de l'indifférenciation potentielle avec la figure maternelle ; or, c'est ce danger régressif qui menace les adolescents de la horde : une figure persécutive où l'homosexualité entre frères et dans le lien au père opère au détriment de la distinction des sexes, notamment de la différence des sexes propre à la représentation de la scène primitive : un père qui cache la mère et les femmes.

Appeler une figure paternelle sexuellement différenciée permet d'ouvrir sur l'identification au père, constituante de l'identité sexuée de l'adolescent. S'identifier au parent de même sexe signe à la fois l'abandon de l'acte comme moyen par l'intériorisation des interdits fondamentaux et la mise à distance de la mère phallique active menaçant le sentiment d'identité de l'adolescent. L'idéalisation est un cache-haine vis-à-vis du père, formation réactionnelle ou sublimatoire.

Dans ce mouvement d'investigation du lien père-fils, les résonances sont nombreuses entre les liens primaires et l'importance de la fonction paternelle à l'adolescence. A condition de considérer le rôle du père dès les premières semaines de la vie, c'est-à-dire comme une figure jouant un rôle essentiel dans l'implantation des fantasmes archaïques incorporés (avalés) par l'enfant, alors la parentalité comprend un fantasme nodal infanticide-parricide, organisant avec la différence des sexes dans le jeu fantasmatique parent-enfant.

Destructivité et sentiment d'identité sexuelle dans la fratricide

Comme l'indique Mélanie Klein en évoquant le surmoi primitif, un des motifs principaux des tendances destructrices de l'adolescent est le besoin de se prouver sans cesse qu'il est encore un homme (Klein, 1927, p. 225). Ce dernier point met l'accent sur la question de l'identité sexuelle fragilisée par l'adolescence. Le recours à l'acte transgressif prend alors une signification de restauration omnipotente du sentiment d'identité de genre, sur fond de crainte de passivation et de régression à l'identification primaire à la mère.

La rareté du matériel clinique concernant le fraticide n'empêche pas de se pencher sur les cas que la littérature présente. Nous avons retenu le travail d'un psychiatre américain (Russel, 1984) qui, à partir d'une approche descriptive des crimes familiaux, a notamment présenté deux cas d'adolescents fraticides.

Jerry est âgé de quatorze ans lorsqu'il tue sa sœur de dix ans, tous deux les seuls enfants de la fratrie, à l'aide d'un couteau. Le contexte familial est présenté ainsi : le père souffre d'alcoolisme et a quitté la famille quatre ans avant le meurtre. Une séparation franche entre les hommes et les femmes prédomine dans les relations familiales ; les qualités féminines sont exclusivement valorisées, tandis que les hommes sont présentés comme soumis à l'emprise de la mère de famille. La rivalité de longue date entre Jerry et sa sœur se fonde sur cette position maternelle mais est aussi renforcée par la « perfection » atteinte par la sœur. Celle-ci est vive, intelligente, et réussit brillamment sa scolarité. La sœur se montre volontiers provocatrice, attitude relayée et approuvée par la mère. Seuls le jour du meurtre, la sœur provoque Jerry sur le choix du programme de télévision, déclenchant une rage destructrice jusqu'au crime.

Teddy est également âgé de quatorze ans ; souffrant d'obésité, il est le troisième d'une fratrie de cinq enfants. Timide et inhibé, énurétique jusqu'à douze ans, ce garçon est d'une intelligence supérieure à la moyenne, apprécié par ses professeurs. Les conflits internes repérés après le meurtre de sa sœur aînée relèvent notamment d'une attitude passive recouvrant son hostilité, sur fond d'impossibilité d'assumer une position masculine affirmée. Sa sœur Peg, âgée de dix-sept ans, est la favorite de la famille, et notamment de la mère ; il se sent en rivalité avec elle depuis longtemps, sans jamais pouvoir espérer gagner cette lutte pour l'amour maternel.

Le jour du crime, sa sœur se montre particulièrement dominatrice et humiliante à son égard, en l'absence des parents. La colère de Teddy explose et il l'étrangle avec son pyjama. L'auteur indique que ce passage à l'acte implique le désir d'annihiler sa sœur, et avec elle la prégnance d'un pôle féminin, interne comme externe.

La mère est décrite comme une femme active, dynamique et très croyante. Elle interprète ce fratricide comme un signe religieux : Teddy est l'instrument de la délivrance de Peg pour le paradis. Elle évoque son mari comme une source de déception sur le plan professionnel, et son père comme un riche homme d'affaires qui l'a rejetée. Le père est décrit comme un homme calme, qui a commencé à boire à la suite du décès de sa mère.

Clivage, idéalisation et attaque du masculin

La provocation des sœurs est renforcée et approuvée par les mères. Ces deux cas, au-delà du caractère descriptif de leur narration, ouvrent certaines pistes de réflexion concernant les principales hypothèses que nous avons proposées à partir du mythe.

Un point essentiel rassemble mythe et réalité clinique. L'organisation familiale est fondée sur le schéma suivant : un des deux parents fait un choix préférentiel pour un de ses enfants.

Cette position parentale est vécue de façon persécutante par un des enfants, à savoir le fils meurtrier, car elle ne s'appuie pas sur une raison qui prend sens dans l'histoire de chacun. Elle renvoie plutôt à l'utilisation des enfants comme des jouets érotiques, quitte à ce que la haine soit érotisée. Ainsi, il n'est pas question d'une préférence qui marquerait une identification œdipienne. Il s'agit d'un clivage entre deux enfants dont un est, implicitement ou non, désigné comme mauvais tandis que l'autre est idéalisé et répond à ce mouvement par la réalisation des vœux parentaux : les sœurs semblent parfaites aux yeux de leur mère. Ce clivage opère également sur un registre identificatoire ; sur le plan clinique, le pôle féminin est survalorisé tandis que la masculinité est rejetée, soit directement soit à travers la défaillance ou le rejet de la figure paternelle (Houssier, 2000).

Le choix préférentiel de la mère pour sa fille est ressenti comme désubjectivant pour le fils. Notons cependant que ce choix électif ne concerne qu'une des filles de la fratrie : Teddy a deux autres sœurs plus âgées, qui ne semblent pas être l'objet d'un investissement privilégié de la mère. La sœur préférée reprend l'attitude de la mère jusqu'au harcèlement du frère lui aussi désigné et assigné, et ce jusqu'à la rupture criminelle. L'adolescent meurtrier dans sa famille et inconsciemment bras armé de la mère constitue un scénario qu'on retrouve également dans les crimes parricides, notamment lors des situations de maltraitements physiques et morales exercées par le père envers la mère et les enfants.

L'hypothèse que nous avons proposée à partir de l'analyse de la position d'Abel, selon laquelle l'enfant idéal est un enfant sacrifié, peut être reprise ici. La fille ne peut exister qu'en tant que substitut et prolongement du désir maternel. Comme Abel, passif et absent dans sa relation avec Yahvé, elle ne paraît pas avoir une identité propre. La dimension sacrificielle existe de façon plus marquée dans le mythe, tandis que l'attitude des deux filles tuées relève davantage d'une incitation à la haine, qu'elles activent par la provocation. Un point de jonction demeure : le processus de subjectivation serait impossible car l'image identificatoire que donne la mère à sa fille repose sur le déni d'une composante essentielle de la personnalité, la masculinité.

La rivalité primaire qui oppose le frère à la sœur les colle l'un à l'autre dans un rapport de haine qui ne se transforme pas en agressivité au fil d'une triangulation progressive de la relation. Le meurtre est pris dans les enjeux de différenciation, comme une tentative inconsciente d'exister pour soi, en dehors d'un lien fantasmatiquement gémellaire. Être un

double négatif, représente le clivage maternel entre amour et haine de l'objet, mais aussi haine et amour de soi.

Dans les exemples cliniques comme dans le mythe, le frère ou la sœur tuée est devenue insupportable, un objet interne à supprimer car source d'une conflictualité permanente et insoluble. À aucun moment le parent ne laisse entrevoir à l'enfant fratricide qu'il est capable de rivaliser avec l'enfant idéal, insolent de réussite et de facilité ; ou qu'il existe une place ailleurs que dans ce lien, ~~bien~~ qu'il peut réussir autre chose et autrement. Plus que dans un rapport d'envie, plus présent dans le mythe, Terry et Jerry expriment par l'acte leur désir de supprimer une tension interne devenue intolérable pour le maintien de leur équilibre psychique, qui pourrait être résumé par « tuer pour survivre » ou pour pouvoir vivre, tout en restant par la suite pris dans un lien indéfectible à la mère (Russel, 1984).

Ce clivage bon/mauvais enfant résonne avec celui qui marque les premiers temps de la vie psychique du nourrisson ; ce dernier est le dépôt des identifications projectives parentales qui font retour, notamment à l'adolescence. Le caractère monstrueux du meurtre fratricide ne fait que masquer le lien libidinal qui unit l'adolescent persécuté au parent qui a rendu possible, voire animé la réalisation de ce désir meurtrier. Le fratricide génère chez son auteur l'illusion que le meurtre permettra de devenir sujet, de naître du crime. Agir prend ici une signification de meurtre de la pensée, et resserre encore davantage le lien de dépendance infantile parents-adolescent meurtrier : il y a donc au moins deux enfants sacrifiés dans les meurtres fratricides. Le passage à l'acte prend aussi la signification d'une affirmation virile face à l'envie d'être une fille, s'insérant dans le conflit lié au nécessaire renoncement à la bisexualité imposé par la génitalisation du corps. C'est ici un conflit identificatoire portant sur l'identité sexuée mise au travail par la génitalisation du corps sur fond de troubles identificatoires.

Comme le rappelle H. Rosenfeld (1976), l'identification primitive peut se perdre à la suite d'un événement traumatique. Les identifications introjectives ne sont pas inaltérables, ce qui implique une psyché toujours en mouvement : toute introjection peut se perdre, ou perdre les liens des relations avec les traces mnésiques. L'idéalisation apparaît également comme le maintien d'une trace mnésique du père primitif ; l'image du père, lorsqu'elle est peu secondarisée, participant à l'indifférenciation, même relative, des imagos parentales. Cette identification narcissique au père sert à maintenir un équilibre fragile. Selon Rosenfeld, les identifications pathologiques seraient liées à des figements, des agrippements douloureux et masochiques, au lieu d'une mise en forme du flux pulsionnel entre sujet et objets investis. La fragilité de ce lien interne à l'imageno paternelle rencontre les conflits identificatoires de

l'adolescence. Ceux-ci portent sur l'opposition entre les identifications infantiles et adolescentes, ou encore idéales et surmoïques modifiées par l'adolescence : ce sont les identifications contradictoires, provoquant des perturbations de toutes les relations d'objet (Jacobson, 1964).

La figure oedipienne du père est donc celle qui ouvre sur l'identification sexuelle sublimée et dégage de l'indifférenciation du couple parental et de la scène primitive des parents combinés, source de confusion identificatoire. Cette théorie de la mère primitive, dite phallique active, vis-à-vis de laquelle l'adolescent ne saurait régresser sans menace identitaire, est une théorie qui couvre tout le champ des transgressions, de la délinquance au meurtre, mais apparaît moins sous l'angle de l'identité sexuelle en conflit dans le cas de parricide suivant.

Un parricide indirect : confusions identificatoires

Les parents de Louis ont vingt ans d'écart, le père étant plus âgé, décrit comme déprimé et accaparant son fils. Louis a dormi jusqu'à treize ans dans le lit du père ; ayant peur de dormir seul, il a pris cette habitude alors que les parents vivaient encore ensemble. Après la séparation, Louis a vécu plutôt chez son père que chez sa mère sans que la séparation ait fait l'objet d'un arbitrage judiciaire. Lorsque Louis a quinze ans et quelques velléités d'autonomie, ce que le père n'aurait pas supporté, il se met régulièrement en colère contre lui, surveillant ses allées et venues, le critiquant régulièrement, ce dont Louis se plaint à sa mère. Il quitte alors le foyer paternel pour aller vivre chez elle, qui, contrairement au père, a refait sa vie.

Lors d'un nouvel entretien de consultation, j'interroge l'enfance de Louis ; la mère se souvient spontanément qu'elle l'a repoussé à la naissance car elle a été frappée par son apparence, « comme un monstre chevelu et poilu ». Elle s'attendait à un enfant lui ressemblant, « un petit ange » précise-t-elle, déjà formé comme un enfant, et pas un nourrisson sortant de son ventre comme un enfant-monstre, un « Alien ». Après ce premier temps d'effroi, succède un lien complice, « depuis toujours ». Elle précise qu'un certain laisser faire éducatif vis-à-vis de son fils a représenté une sorte de revanche sur son histoire, elle qui a vécu l'éducation de ses parents comme rigide et autoritaire.

Cette relation sans limites est une constante de leur lien : elle est désarçonnée lorsqu'elle apprend que son fils devenu adolescent a volé une montre dans une bijouterie, elle ne sait pas quoi lui dire, avant d'apprendre que son fils lui a menti : c'est à un copain qu'il a volé cette montre.

Louis a préparé cet acte avec son complice, un jeune homme âgé de quelques années de plus que lui, ce dernier envisageant un vol qui leur profiterait. Il admire ce grand frère, lui l'enfant unique. Il lui aurait confié souhaiter la mort de son père, dans l'idée de le faire mourir pour ne pas le faire souffrir. Louis a beau comprendre et savoir de quoi ils parlent, il ne parvient pas à l'intégrer en termes de prise de conscience et de conséquences, ne voulant pas, selon la mère, décevoir son ami.

Ce n'est que lorsqu'il apprendra que l'enterrement de son père a bien eu lieu alors qu'il est déjà incarcéré qu'il semble se dégager du clivage et réaliser ce qui s'est passé.

Une séduction narcissique et transgressive

Lors d'une visite de sa mère au parloir, Louis parvient à la convaincre de faire sortir en cachette deux lettres, celle-ci ne sachant pas à qui elles sont destinées. Lorsqu'elle tente de protester quant au rôle complice qu'il lui fait tenir, elle ne pense pas au risque qu'elle prend ; elle est surtout angoissée à l'idée qu'on découvre ce forfait et qu'il aille au mitard. La mère transgresse la loi avec son fils, « pour le protéger », justifie-t-elle, me rendant à mon tour complice : en me plaçant devant ce fait accompli, par l'énoncé de cette transgression, la mère m'inclue dans une boucle incestuelle, élément contre-transférentiel me permettant de mieux repérer la problématique familiale.

Peu avant le drame, son fils a consulté un psychiatre pendant six mois avant d'interrompre les séances. Au cours de ces six mois, la mère réussit à convaincre le psychiatre de la recevoir parallèlement, le psychiatre acceptant tout en lui disant que c'était inhabituel dans sa pratique, qu'il « ne devrait pas faire ça », à savoir la recevoir et parler à la mère des séances avec son fils. La mère justifie sa démarche en expliquant que son fils est trop immature pour avoir une demande, qu'il n'a pas de demande propre, sous-entendu qu'elle seule peut en avoir pour lui, désubjectivant le désir potentiel de son fils. Cette confusion des places et des désirs est également présente au moment où Louis est interpellé ; elle appelle alors le commissariat où son fils est en garde à vue pour dire : « Incarcérez-moi, c'est moi ! ». Elle s'imagine alors tuer son ex-mari à la place de son fils et, suivant son fil associatif, énonce : « Je n'aurais pas fait toutes les erreurs que mon fils a faites ».

Louis s'est toujours vécu comme le sosie de sa mère, physiquement comme psychologiquement, comme elle serait sa meilleure confidente. L'idéalisation s'exprime dans l'idée d'une mère qui saurait le reconforter en une seule phrase, magiquement. Se sentant moins proche de son père, il indique à sa mère qu'il était tout pour son père, l'amour de sa vie, au point d'être systématiquement décevant à ses yeux, quoiqu'il fasse.

Il existait de vives tensions entre Louis et son père, autour de l'argent que lui donnait le père et qu'il dépensait sans compter. L'année précédant le crime, il a sa première relation sexuelle avec une jeune fille dont il semblait épris. Il s'attribue la responsabilité de la rupture, au bout de deux mois, à l'origine d'un pic dépressif accompagné d'idées suicidaires. Il pense alors à s'empoisonner, ne souhaitant ni souffrir ni abîmer son corps, comme ce qu'il voulait pour son père en toute mélancolie, éviter de le faire souffrir.

A sa tante maternelle, Louis a évoqué l'idée d'un suicide familial pour tenter d'expliquer son geste ; comme en écho, la mère, au moment où le drame éclate, est convaincue que son fils va l'impliquer dans ce meurtre, ainsi que toute la famille. Elle associe cette idée au fait qu'enfant et adolescent, il la menaçait de la faire enfermer, sa pire crainte à elle, qui se réalisera à travers l'incarcération de son fils. Elle fait également le récit suivant : après être partie en voyage sans pouvoir être jointe, son fils l'accueillit à son retour par un cinglant : « Plus jamais ça ». Le sentiment de perte de liberté est ce contre quoi elle lutte, tout le monde dans son entourage étant persuadé que si on la « gonfle trop », elle est capable de partir sans jamais revenir, ce qu'elle compare à la personne qui descend acheter un paquet de cigarettes et qui ne revient plus. Elle associe sur la relation très conflictuelle avec son père, qui prenait beaucoup de place dans sa vie, l'appelant tous les jours, l'étouffant de son omniprésence ; les termes qu'elle utilise alors sont similaires à ceux qu'elle utilise lorsqu'il est question de la réaction de Louis face à la présence de son père, trop présent auprès de la famille de sa mère : un père est à tuer, dans un lien où la séparation n'est possible que dans le raptus meurtrier. En le tuant, Louis se donne ainsi un sentiment d'existence dont il peut douter, consciemment ou non, et créer ainsi ses propres origines. Tuer le père crée en effet un lien indéfectible entre eux, et des origines « garanties », dans un fantasme défaisant tout lien biologique.

L'incestuel est-il sexuel ?

L'adolescent parricide a comme caractéristique sa capacité à entretenir une relation de séduction incestueuse avec sa mère qui serait, quant à elle, sous l'emprise de violences, psychiques et/ou physiques exercées par le père. Dans cette configuration, le meurtre serait induit par le désir inconscient d'une mère passive, désir perçu puis réalisé par l'adolescent. Dans le crime intrafamilial, la spécificité de la relation parents-enfant ressortirait à travers la relation duelle entre une mère abusive et son enfant.

L'incestualité tend à inverser l'articulation psychique entre tendresse et sexualité qui « organise » les liens familiaux : cruauté et sexualité narcissique, meurtre de la capacité à élaborer les fantasmes incestueux en désirs œdipiens ou appropriation narcissique du corps de

l'enfant comme un objet sexuel à soi viennent ainsi se substituer au refoulement et à la tendresse (Houssier, 2013).

Racamier (1995) crée le terme « d'engrènement » pour expliciter le fonctionnement incestuel familial : l'engrènement est un processus mettant une psyché en prise directe avec celle d'un autre sans qu'une médiation - fantasmatique, relationnelle ou culturelle - puisse intervenir. La particularité de l'engrènement est que ce processus intersubjectif ne relève pas seulement du psychisme ; c'est un circuit interactif anti-pensée relevant de l'articulation agir-faire agir. Dans « Les temps modernes », le personnage de Charlot se retrouve passivé dans les rouages d'une immense machine à broyer la psyché, dans un engrenage anti-symbolisant le transformant de sujet en objet manipulable. Cette machine qui l'agit le fait ensuite agir comme une machine dans la rue, où il ne peut pas s'empêcher de visser tout ce qu'il trouve avec une pince dans chaque main, confondant in fine les seins d'une femme avec les boulons d'une machine. Agir-faire agir s'articule donc avec des fantasmes anti-fantasmes (Idem), sur fond d'indifférenciation sujet/objet anti-symbolisant.

Dans le fonctionnement incestuel d'une famille, le tabou de l'inceste est bafoué en même temps que celui de l'indifférenciation des êtres, portant sur l'interdit de confondre les sujets aussi bien sur les plans corporel, psychique que social. Le caractère incestuel d'une famille n'est pas seulement anti-œdipien ; il tue « dans l'œuf » toute possibilité d'altérité continue, non partielle. La transgression de ce tabou sur la confusion des êtres est remplacée par l'interdit de connaître la vérité sur les origines. Et, comme le souligne J.-P. Caillot (1997), l'incestuel passant par un acte meurtrier est à la fois un mouvement empêchant tout deuil des liens originaires et tout vécu d'angoisse catastrophique de séparation liée aux mouvements de différenciation.

Le renoncement à l'union narcissique passe par l'intériorisation de ses origines, d'une scène primitive qui est un « marqueur » introjectable de la différence des générations ; le meurtre apparaît parfois comme une tentative, après nombre de secrets ou de cryptes maintenus en l'état, de « faire origine ». Il surgit aussi comme le retournement d'un lien d'emprise incestuel, équivalent d'un meurtre de la psyché de l'enfant.

Alors incapable de sentir la réalité des choses, il ne lui reste plus que la violence pour se sentir réel. Et, pour reprendre la proposition de Winnicott, si les tentatives de communication par les actes ne sont pas entendues, la déception accentue le désespoir et la dépersonnalisation, l'impersonnalisation source de violence pourrait-on ajouter.

La répétition à travers les générations donne un caractère aliénant et traumatique à ces fantasmes qui, à la façon d'une identification projetée dans la psyché de l'enfant, agit ce

dernier de l'intérieur ; sur fond de confusion identificatoire, l'enfant s'en trouve envahi, aliéné, colonisé. L'enfant est inclus dans le fonctionnement narcissique parental, dans une scène familiale sexualisée dont il ne peut s'extirper sans mettre à mal son sentiment d'identité ; comme un cheval de Troie, cette zone indifférenciée entre parent et enfant participe aux impasses subjectives quant à la possibilité de se dégager des identifications parentales, travail qui se joue notamment au moment de l'adolescence.